

CHAPITRE XIV.

FAUSSETÉ DU SYSTÈME DE BRUGSCH SUR LA ROUTE SUIVIE PAR
LES HÉBREUX POUR SE RENDRE A LA MER ROUGE.

Le texte sacré nous donne les simples renseignements suivants sur l'itinéraire des Hébreux : « Les enfants d'Israël partirent de Ramessès pour Soccoth... Et ils partirent de Soccoth et campèrent à Étham, à la limite du désert... Et Jéhovah dit à Moïse : « Parle aux enfants d'Israël : qu'ils se » détournent et qu'ils campent devant Pihahiroth, entre » Magdol et entre la mer, devant Béelséphon¹. »

Quelle est la mer dont parle l'Exode? Où étaient situés Soccoth, Étham, Pihahiroth, Magdol, Béelséphon? Les opinions sont très diverses et les réponses à ces questions contradictoires. Nous allons discuter successivement les principales, c'est-à-dire celle de Henri Brugsch et celle de plusieurs ingénieurs qui ont travaillé au percement de l'isthme de Suez.

Voici comment l'égyptologue allemand expose son système : « Les voyageurs qui, par terre, voulaient, dit-il, quitter Ramsès [Tanis] pour se mettre en route du côté de l'Orient, avaient deux chemins à suivre. L'un conduisait, dans la direction nord-est, de Ramsès à Péluse, à moitié du chemin on passait par la ville de Pithom, située à distance égale de Ramsès et de Péluse. C'est cette mauvaise route de Plin, à travers les lagunes, les marais et tout un système de canaux de la contrée de Sukot. D'après ce que les monuments nous en disent, ce chemin n'était pas trop fréquenté. De simples voyageurs sans bagage s'en servaient, tandis que les pharaons, accompagnés de cavales, de chariots

¹ Exod., XII, 37; XIII, 20; XIV, 1-2.

et de leurs troupes, préféraient le second chemin, la grande route pharaonique, la *sikkak-es-soultaniéh* des Orientaux. Cette dernière se composait de quatre stations, séparées l'une de l'autre par une journée de marche. Ce sont Ramsès, la « clôture » de Sukot, Khétam et Migdol¹. »

M. Brugsch entreprend de prouver l'existence de cette seconde voie par un document fort curieux. Je m'empresse, continue-t-il, de donner la réponse à la question si les textes égyptiens nous prouvent l'existence d'une route qui, par ces stations intermédiaires de Sukkoth et de Étham, conduisait de Ramsès jusqu'à Migdol. Encore cette fois la réponse est la plus affirmative du monde. Un heureux hasard, disons plutôt la Providence divine, nous a conservé dans un des papyrus du Musée britannique le souvenir le plus précieux de l'époque contemporaine du séjour des Hébreux en Égypte. C'est une simple lettre, tracée plus de trente siècles avant nos jours, par la main d'un scribe égyptien, pour motiver son départ du palais royal à Ramsès, causé par la fuite de deux domestiques.

« Ainsi, dit-il, je suis parti de la salle du palais royal le » neuvième jour du troisième mois de l'été, vers le temps » du soir, derrière les deux domestiques. Or je suis arrivé » à la clôture de Sukot le dixième jour du même mois. On » m'informa que ceux-là (c'est-à-dire les deux fuyards) » avaient délibéré pour passer du côté du midi. Le douzième » jour je suis arrivé à Khétam. Là on me communiqua que » les palfreniers qui venaient du pays [des lagunes de Suf » ont dit] que les fuyards avaient franchi le pays de la Mu- » raille au nord du Migdol du roi Sési Ménéphthah². »

M. Brugsch jugeait ce document tout à fait concluant en faveur de son système, et il ajoutait, après l'avoir cité :

¹ Brugsch, *L'Exode et les monuments égyptiens*, p. 25.

² Brugsch, *L'Exode et les monuments égyptiens*, p. 27. — Le papyrus ainsi traduit par M. Brugsch est le papyrus Anastasi, v, 49, 20.

» Remplacez, dans cette précieuse lettre, la mention des deux domestiques par le nom de Moïse et des Hébreux, mettez à la place du scribe qui poursuit les deux fuyards la personne du pharaon qui suit les traces des enfants d'Israël, et vous aurez la description exacte de la marche des Hébreux racontée en termes égyptiens. Également comme les Hébreux, selon le récit biblique, sont partis le cinquième jour du premier mois, de la ville de Ramsès, notre scribe, le neuvième jour du onzième mois de l'année égyptienne quitte le palais de Ramsès pour se mettre à la poursuite des deux fuyards. Également comme les Hébreux, le jour suivant de leur départ, arrivent à Sukkoth, l'Égyptien entre à Sukot, le jour après son départ de Ramsès. Également comme les Hébreux s'arrêtent à Étham, le troisième jour de leur sortie de Ramsès, le scribe égyptien, le troisième jour de son voyage, arrive à Khétam, où le désert commence. Également comme les deux fuyards poursuivis par le scribe qui n'ose plus continuer son chemin dans le désert, eurent pris la direction du nord vers Migdol et vers l'endroit appelé en égyptien « la Muraille, » en grec « Gerhon, » en hébreu « Schour, » avec le même sens, les Hébreux prirent, « tournèrent, comme la Sainte Écriture le dit, vers le nord, pour continuer leur chemin ¹. »

On ne peut s'empêcher d'être frappé des rapprochements singuliers que relève l'égyptologue allemand entre la marche du scribe égyptien et celle d'Israël, mais il faut observer que la traduction du papyrus a été arrangée pour les besoins de la cause et que ces rapprochements sont forcés.

¹ Brugsch, *L'Exode et les monuments égyptiens*, p. 28. — Voir, sur la carte de la sortie d'Égypte, p. 387, la localisation des stations des Israélites, d'après M. Brugsch. Ces stations, Succoth, Chétam, Phihakiroth, sont indiquées d'après lui, entre parenthèses. Le lecteur, en consultant la carte, ne doit pas oublier que les identifications du savant allemand sont arbitraires et fausses.

La comparaison établie entre le voyage des Israélites et celui du scribe ne repose donc pas sur une base solide. La route suivie par le second n'est pas celle que suivent les premiers; ceux-ci partent de Ramsès, celui-là de Tanis; les uns passent à Étham, l'autre à Khétam et l'on ne peut confondre Étham avec Khétam ¹. Il est vrai qu'ils arrivent tous également près de Migdol ou la Forteresse, mais comme il y avait en Égypte plusieurs Migdol ou Forteresses, rien ne prouve qu'il s'agit ici de la même localité; il est à croire au contraire qu'il est question de deux Migdol différentes. H. Brugsch place Soccoth à l'est de Tanis; les fouilles de M. Naville ont établi qu'il était au sud de cette ville à Tell el-Maskhouta ².

Si l'on considère, du reste, les faits mêmes rapportés dans la missive du scribe et dans l'Exode, n'est-il pas évident que la route décrite dans les documents ne peut être identique? Comment une multitude considérable, encombrée de femmes, d'enfants, de troupeaux, aurait-elle pu faire, dans le même espace de temps, comme le suppose M. Brugsch, autant de chemin qu'un homme seul, poursuivant des fuyards avec toute la célérité possible?

L'identification des villes mentionnées dans le document épistolaire égyptien est donc très justement contestée. Cependant serait-elle fondée, l'application qu'en fait le savant allemand n'en serait pas plus exacte. Il affirme, comme nous l'avons vu, que les Hébreux, arrivés à Étham, tournèrent vers le nord, « pour entrer dans les basses du lac Serbonis ³ » le Bardouil actuel. Cette affirmation est en op-

¹ R. S. Poole, *Ancient Egypt*, dans la *Contemporary Review*, mars 1879, p. 755; Maspero, *Sur deux monuments nouveaux du règne de Ramsès II*, dans la *Revue archéologique*, novembre 1877, p. 324. — Cf. plus haut, note 3, p. 367.

² Voir plus haut, p. 222.

³ Brugsch, *L'Exode et les monuments égyptiens*, p. 28.

position formelle avec la vérité : ils se dirigèrent au contraire vers le sud. C'est là l'erreur capitale de l'opinion défendue par Brugsch : il fait passer les enfants d'Israël sur les bords de la mer Méditerranée, au lieu de leur faire traverser la mer Rouge.

Cette idée étrange avait été émise avant lui en Allemagne par Unruh et surtout par Schleiden¹.

Voici comment Brugsch expose son opinion : « D'après les traditions monumentales, d'accord avec ce que la tradition classique nous en dit, la route égyptienne conduisait de Migdol vers la mer Méditerranée, jusqu'à la Muraille de Gerrhon (*Schour* de la Bible), située à l'extrémité du lac de Sirbonis. Ce dernier, très connu des anciens, était tombé longtemps dans l'oubli, et encore au siècle passé, un voyageur français en Égypte avoua naïvement que « parler du » lac Sirbon, c'est parler allemand aux Arabes². » Séparé [par] une langue de terre de la Méditerranée qui offrait, aux

¹ Unruh suppose, d'une part, que la terre de Gessen était située dans la partie marécageuse du Delta, qui s'étend entre les bras du Nil et la côte de la Méditerranée; il suppose, d'autre part, que le golfe Héropollite s'étendait jusqu'aux bords de la Méditerranée et il fait passer les Israélites par la langue de terre qui sépare les deux mers, *Der Zug der Israeliten aus Aegypten nach Canaan*, p. 20, 18, 22 et suiv. Voir aussi la carte qui accompagne son volume et sur laquelle est tracé l'itinéraire des Hébreux. — Schleiden, *Die Landenge von Sués*, p. 180 et suiv.; Lauth, *Aus altägyptischer Zeit*, dans l'*Allgemeine Zeitung*, 26 juillet 1875, p. 3255. — G. H. Richter avait aussi soutenu au siècle dernier que le *Yam Souph* était le lac Serbonis, *Geographische Untersuchungen, ob das Meer, wodurch die Israeliten gegangen, der arabische Meerbusen gewesen sei*, mit 1 Karte, in-8°, Leipzig, 1778. Voir Bädeler, *Aegypten*, p. 503; Scholz, *Die Aegyptologie und die Bücher Mosis*, p. 120. — Thierbach, de même, dans son *Oesterprogramm des Gymnasiums zu Erfurt*, 1830, conduit les Hébreux sur les bords de la mer Méditerranée et les fait passer par le lac Menzaléh. Cf. Stickel, *Der Israeliten Auszug aus Aegypten*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1850, p. 330.

² « Le Mascrier, *Description de l'Égypte*, Paris, 1735, p. 104. »

temps antiques, le seul chemin d'Égypte en Palestine, ce lac, ou plutôt cette lagune, couverte d'une riche végétation de roseaux et de papyrus, mais, de nos jours, presque entièrement desséchée, cachait des dangers imprévus, par la nature de ses bords et par la présence de ces funestes gouffres dont un auteur classique nous a laissé la description¹. Les Hébreux, en s'approchant de cette langue de terre, dans la direction du nord-est, se trouvèrent ainsi en face des gouffres, ou, pour parler avec les textes égyptiens, en face des *Khiroth* (c'est le mot antique qui s'applique exactement aux gouffres des lacs des algues)², près de l'endroit Gerrhon.

¹ Diodore, I, 30, édit. Didot, t. I, p. 23-24. Voici la traduction du passage de Diodore, telle qu'elle est donnée par M. Brugsch : « Du côté du levant, l'Égypte est protégée en partie par le Nil, en partie par le désert et par des plaines marécageuses connues sous le nom de Barathres (gouffres). Il y a entre la Cœlésyrie et l'Égypte un lac très peu large, d'une profondeur prodigieuse et d'une longueur de 200 stades environ. Il s'appelle Sirbonis et fait courir au voyageur qui s'en approche des périls imprévus. Son bassin étant comme un ruban et ses bords très larges, il arrive qu'il se recouvre d'une masse de sables qu'apportent les vents continuels du midi. Ce sable fait disparaître à la vue la nappe d'eau et confond son aspect avec celui du sol. C'est ainsi que des armées entières ont été englouties par l'ignorance de ce lieu et s'étant trompées de route. Le sable, légèrement foulé, laisse d'abord la trace des pas et engage, par une funeste sécurité, les autres à suivre, jusqu'à ce que, avertis du danger, ils cherchent à se sauver au moment où il ne reste plus aucun salut. Car un homme ainsi englouti dans la fange ne peut ni nager, les mouvements du corps étant empêchés, ni sortir de là, n'ayant aucun appui solide pour se soulever. Ce mélange intime d'eau et de sable constitue quelque chose de mixte où l'on ne saurait ni marcher ni nager. Ainsi ceux qui s'y trouvent engagés sont entraînés jusqu'au fond de l'abîme, puisque les rives de sables s'enfoncent avec eux. Telle est la nature de ces plaines, auxquelles le nom de Barathres (gouffres) convient parfaitement. »

² Cette explication du mot *Khiroth* est rejetée par Ebers, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1882, p. 47-55; Le Page Renouf, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, 7 novembre 1882, p. 13-18. H. Brugsch a répondu longuement à M. Ebers, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1882, p. 55-86.

On comprendra ainsi parfaitement l'expression biblique Pihakhiroth; mot qui désigne littéralement « l'entrée aux gouffres, » d'accord avec la situation géographique. »

Avant d'aller plus loin, il est à propos d'observer que cette identification du Pihakhiroth biblique avec l'entrée des gouffres du lac Serbonis est purement imaginaire. Il en est de même de l'identification de Béelséphon, qui, d'après Brugsch, désigne un sanctuaire de Baali-Zapouna, « le » maître du nord, » c'est-à-dire du dieu égyptien Ammon, « ce grand chasseur à l'oiseau qui parcourt les lagunes, le maître des contrées du nord et surtout des marais. » Ce sanctuaire, suppose l'égyptologue allemand, était situé au point le plus avancé de la frontière égyptienne du côté de l'Orient, sur le mont Casius; mais absolument rien ne prouve son existence.

Après avoir créé ainsi une géographie à sa façon, Brugsch continue : « C'est sur cette étroite langue de terre bordée d'un côté par la mer Méditerranée, de l'autre par les lagunes des algues, entre le point d'entrée aux *Khiroth* ou aux gouffres, vers l'occident, et le sanctuaire de Baal-Zéphon, vers l'Orient, qu'arriva la grande catastrophe... Après que les Hébreux; marchant à pied, eurent franchi les basses qui s'étendent entre la mer Méditerranée et le lac de Sirbonis, une haute marée surprit les cavaliers égyptiens et les capitaines des chars de guerre qui poursuivaient les Hébreux. Gênés dans leurs mouvements par la présence des chevaux effarouchés et des chars de guerre mis en désordre, il arriva à ces capitaines et à ces cavaliers ce qui, dans le courant de l'histoire, est arrivé parfois non seulement à de simples voyageurs mais aussi à des armées entières. Le miracle, il est vrai, cesse alors d'être un miracle; mais, avouons-le en toute sincérité, la Providence divine maintient toujours sa place et son autorité¹. »

¹ Brugsch, *L'Exode et les monuments égyptiens*, p. 29-32.

Ainsi, d'après H. Brugsch, les Israélites ne se dirigèrent pas du côté de la mer Rouge, mais du côté de la mer Méditerranée; ils ne traversèrent aucune mer, mais ils quittèrent l'Égypte en passant sur la terre ferme, par cette étroite langue de terre qui séparait le lac Serbonis de la Méditerranée; les troupes du Pharaon, en les poursuivant, furent ensevelies dans les gouffres du lac, comme le furent plus tard les soldats d'Artaxerxès¹; l'exode n'a par conséquent rien de miraculeux; c'est un fait extraordinaire, si l'on veut, mais qui ne sort pas de l'ordre naturel².

Contre cette explication, nous devons tout d'abord remarquer que l'égyptologue allemand donne à la partie septentrionale de l'Égypte une configuration qu'elle n'a jamais eue.

M. Gréville Chester, membre de l'Institut royal d'archéologie, dans un voyage qu'il a fait en Égypte, a étudié sur

¹ « Diodore, en parlant d'une campagne du roi perse Artaxerxès, dirigée contre l'Égypte, fait mention, dit Brugsch, *ibid.*, p. 32, d'une catastrophe arrivée à son armée sur les mêmes lieux. Lorsque le roi perse, dit-il, eut réuni toutes ses troupes, il les fit avancer vers l'Égypte. Étant arrivé au grand lac où se trouvent les endroits nommés les Gouffres, il perdit une partie de son armée, parce qu'il ignorait le caractère de cette région. » Diodore, xvi, 46, édit. Didot, t. II, p. 98.

² Tout en niant le caractère miraculeux de l'exode, Brugsch a protesté de la parfaite orthodoxie de son explication : « Ceux qui craignent de rencontrer, dit-il, dans ces nouvelles suppositions, des attaques contre les récits de la Sainte Écriture, — ce dont Dieu me préserve, — ou des doutes prononcés relativement à l'exactitude de la tradition sacrée, peuvent se rassurer complètement. Loin de diminuer l'autorité et la valeur des livres fondamentaux de la religion, les résultats auxquels l'auteur de ce mémoire est parvenu, grâce aux indications authentiques des monuments, serviront au contraire de témoins pour constater la suprême vérité des livres sacrés, et pour prouver l'antiquité de leurs origines et de leurs sources. » *L'Exode et les monuments égyptiens*, p. 2. Des déclarations analogues sont répétées, p. 33, mais elles sont tellement en contradiction avec la réalité que ses défenseurs eux-mêmes ne les ont pas prises au sérieux. L'un d'entre eux, un anonyme, a dit dans la *Gazette d'Augs-*

place la route qu'auraient suivie les Israélites, d'après Brugsch, au moment de l'exode. Or il rejette le système du docteur allemand et, en particulier, ce que dit ce dernier sur le lac Serbonis, pour les raisons suivantes : ce lac est, d'après Brugsch, le *Yam Souf* ou mer des joncs du texte sacré. Or cette prétendue *Mer des Joncs*, étant un marais rempli d'eau salines, est aussi impropre que la mer Morte à toute végétation lacustre, et a dû l'être dès l'origine. Aussi l'on n'y rencontre ni joncs, ni roseaux, ni papyrus¹.

Le reste des descriptions géographiques de Brugsch concernant cette partie de l'Égypte n'est pas plus exact. Le mont Casius des anciens a été autrefois une île, selon Strabon, et une île couverte d'édifices. Les ruines mêmes ont disparu. Brugsch en fait son Béliéphon et il le joint à la terre ferme par « un isthme de désert, qu'il peint en jaune

bourg : « C'est évidemment au public anglais que s'adressent ces affirmations répétées : « La nouvelle explication ne s'écarte pas d'un iota de la » lettre de la Bible, ne blesse en quoi que ce soit *la tradition sacrée*, » en rend au contraire l'interprétation plus littérale. Assurément tout cela doit être accepté *cum grano salis*. L'orateur, en parlant ainsi, a pensé à la connaissance qu'ont de la Bible les laïques, non à celle de l'exégète qui l'a étudiée au microscope et qui admire simplement, non sans sourire comme un augure expert, l'habileté de l'orateur, dans l'emploi qu'il fait de certaines expressions du texte original. Il oblige si peu le lecteur à croire qu'au moment du passage des Israélites les eaux s'élevèrent comme un mur à droite et à gauche, qu'on est finalement assez embarrassé pour découvrir ces eaux qui se seraient si merveilleusement divisées. » *Aegyptisches, Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, n° 337, 3 décembre 1875, p. 5253. — Je le crois bien; ces eaux qui s'élevèrent comme un mur, à droite et à gauche, d'après les expressions du texte sacré, Exod., xiv, 22, sont, d'après M. Brugsch, les eaux de la Méditerranée et du lac Serbonis, d'un niveau inférieur à la langue de terre sur laquelle passaient les Hébreux. — Nous reviendrons plus loin sur le caractère miraculeux du passage de la mer Rouge.

¹ G. J. Chester, *A Journey to the biblical Sites in Lower Egypt, From Sân to El Arish*, dans le *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement*, 1880, p. 155.

sur sa carte pour représenter le sable et ombré de noir pour figurer les collines. » C'est par cet isthme que les Hébreux tournent droit au sud¹ et échappent aux Égyptiens qui sont à leur poursuite, sur la langue de sable, et qui périssent avant d'atteindre le Casius. « Je fus littéralement frappé de stupeur, dit M. Chester, en découvrant que toute cette représentation n'était qu'une pure invention de l'imagination de M. Brugsch. Il y a bien à l'est du Gelse (ou mont Casius) une étroite langue de sable, à fleur d'eau, qui part du désert et se dirige obliquement vers le nord, mais elle n'arrive qu'à moitié chemin du lac. Il est bien vrai aussi, d'après le témoignage d'Hadji Abdullah, qu'une fois, avant 1878, la communication avec la Méditerranée s'étant engorgée, le lac se dessécha tellement que quelques Arabes réussirent à passer, à travers la boue, de la terre ferme à ce promontoire de terre. Mais d'isthme, il n'y en a point de trace, de collines sablonneuses désertes dans la direction indiquée, il n'en existe pas². »

Il y aurait bien d'autres observations de détail à faire sur les affirmations étranges de Brugsch, mais nous nous bornerons à en ajouter une seule qui suffit, d'ailleurs, pour renverser de fond en comble son système : c'est que la Bible, le seul livre par lequel nous connaissons l'histoire de la sortie d'Égypte, nous dit, non pas que les Hébreux passèrent sur les bords de la Méditerranée, mais qu'ils traversèrent la mer Rouge; la tradition israélite n'a pu se tromper sur un point si important; elle n'a pu confondre deux mers aussi différentes; or, depuis Moïse, dans l'Exode, jusqu'à saint Paul, dans ses Épîtres, tous les auteurs sacrés qui ont parlé

¹ Voir la carte, Planche 22, p. 387, où le lac Serbonis est reproduit d'après les idées et d'après la carte de Brugsch pour l'intelligence de son système.

² G. J. Chester, dans le *Quarterly Statement*, 1880, p. 154.

de cet événement capital nomment unanimement la mer Rouge¹.

Que fait Brugsch en face de cette attestation solennelle? Il insinue, sans oser néanmoins le dire jamais en termes formels, que c'est par suite d'un contre-sens qu'on a vu la mer Rouge dans le récit biblique. L'hébreu appelle la mer rouge *Yam souf*; d'après lui cette dénomination désigne le lac Serbonis et les autres lacs de la Basse Égypte. Voici ses expressions : « Le mot hébreu de *souph* dont le sens de *algues, roseaux, joncs, plante de papyrus*, est certifié dans les dictionnaires de la langue hébraïque, ... a servi à donner le nom au *Yam Souph, la mer des algues*. [II] ne contient que la traduction du mot égyptien *athu* qui signifie encore la même chose que le mot hébreu *souph*, c'est-à-dire, *les algues ou la plante de papyrus*, et qui a désigné d'un terme général tous les marais et lagunes de la Basse Égypte, caractérisés par la richesse de leur végétation, composée de papyrus et de joncs². »

Tous ces jeux d'étymologie ne sauraient prévaloir contre la vérité. *Yam Souf* est le nom de la mer Rouge dans tout l'Ancien Testament et ne peut désigner aucun lac de la Basse Égypte. Une foule de passages le prouvent d'une manière incontestable. L'Exode assigne comme frontière méridionale à la terre promise le *Yam Souf*³ et ce *Yam* ne

¹ Exod., XIII, 18; xv, 4; Num., XXI, 14; Deut., XI, 4; Josué, II, 10; IV, 24; XXIV, 6; II Esd., IX, 9; Judith, V, 14; Ps. CV, 7, 9, 22; CXXXV, 13, 15 (texte hébreu); Sap., X, 18; XIX, 7; I Mac., IV, 9; Act., VII, 36; Heb., XI, 29.

² Brugsch, *L'Exode et les monuments égyptiens*, p. 14-15. Ces identifications géographiques sont si étranges que M. Lauth n'a pas craint de les comparer à celles d'un anonyme qui a prétendu, il y a quelques années, que tous les noms géographiques de l'Exode se retrouvent en Amérique. Lauth, *Aus altägyptischer Zeit*, dans l'*Allgemeine Zeitung*, 26 juillet 1875, p. 3255.

³ Exod., XXIII, 31. La mer Méditerranée est nommée dans le même passage et elle est appelée « mer des Philistins. »

peut être que la mer Rouge. Les Nombres nous apprennent que les Israélites, dans la péninsule du Sinai, campent sur les bord du *Yam Souf*¹. Cette mer, qui baigne la péninsule du Sinai, ne peut pas être un lac de la Basse Égypte, mais seulement la mer Rouge. Le troisième livre des Rois et le second des Paralipomènes nous apprennent qu'Élath était située sur le rivage du *Yam Souf*, « dans la terre de l'Idumée², » par conséquent sur le golfe Élanitique ou d'Akaba, qui fait partie de la mer Rouge. Il est donc indubitable que l'Exode parle de la mer Rouge, quand elle nomme le *Yam Souf*³, et non du lac Serbonis; il faut tout l'aveuglement de l'esprit de système pour songer à soutenir le contraire.

Schleiden, le premier fauteur de l'opinion soutenue par M. Brugsch, n'a point osé avancer une chose aussi évidemment fautive; mais, comme le texte sacré contredit formellement son explication, il a essayé d'en récuser le témoignage en prétendant que la mer Rouge était nommée, non dans la partie *élohiste*, du livre sacré, laquelle seule mérite pleine créance, mais dans la partie *jéhoviste*, qu'il s'arrogeait le droit de rejeter⁴.

¹ Num., XIV, 25; XXXIII, 40; cf. XXI, 4; Deut., I, 1, 40; II, 1.

² (III) I Reg., IX, 26; II Par., VIII, 17; cf. Jer., XLIX, 21.

³ « Le nom copte de la mer Rouge est *la mer de Sari*, qui correspond au *Yam Souph* des Hébreux et au *Bahr Souf* des Arabes. D'après Fresnel, *Dissertation sur le schari des Égyptiens et le souf des Hébreux*, dans le *Journal asiatique*, mars 1848, p. 274 et suiv., le mot *souf* désignerait la touffe cotonneuse d'un roseau, le roseau égyptien. Il y aurait encore aujourd'hui dans la mer Rouge une anse nommée Ghoubbet-el-Bouch, l'anse du roseau. Mais le nom grec de la mer Rouge, ἡ ἐρυθρὰ θάλασσα, était originellement donné à toute la partie de l'océan Indien qui entoure l'Arabie et même au golfe Persique. On peut en conjecturer que l'appellation grecque ἐρυθρὰ était la traduction littérale du mot *Édom, rouge*, nom des peuplades qui habitaient la péninsule arabique. » Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, 1^{re} partie, 2^e édit., p. 701.

⁴ On appelle parties jéhovistes les passages du Pentateuque dans les-

Les morceaux qu'on appelle jéhovistes ne sont pas moins historiques que ceux qu'on appelle élohistes, mais admettrait-on les principes du naturaliste allemand, son hypothèse n'en serait pas moins démontrée fautive, car le passage de l'Exode qui nous apprend que la traversée eut lieu par la mer Rouge est précisément élohiste¹.

L'explication naturelle du passage de la mer Rouge imaginée par M. Brugsch et ses précurseurs, est donc entièrement fautive², et de la critique que nous venons de faire de son système, il résulte que nous avons le droit de considérer désormais comme acquis les points suivants : Ramsès, le lieu du départ de l'Exode était situé près de Pithom ou Soccoth; Soccoth lui-même était sur les bords du canal qui arrosait l'Ouadi Toumilat actuel; Israël, après un certain nombre de marches, se rendit du côté de la mer Rouge; c'est là qu'il fut surpris par les troupes du Pharaon et c'est là qu'il fut miraculeusement délivré de ses mains³.

quels le texte original appelle Dieu *Jéhovah* et *élohistes* ceux dans lesquels il le nomme *Élohim*. Les critiques rationalistes attachent à tort une grande importance à cette distinction. Pour plus de détails sur cette question on peut voir t. I, p. 210, 284; notre *Manuel biblique*, 6^e édit., n^o 252, t. I, p. 375 et suiv.; *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. III, p. 103 et suiv.

¹ Exod., XIII, 18.

² Le système de Brugsch a été brièvement résumé et réfuté dans la 2^e édition de l'*Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, par le Dr Isambert, n^o partie, *Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï*, 1881, p. 720. De même, dans Bäder, *Aegypten*, 1877, p. 248; dans *Survey of western Palestine, Special Papers*, p. 103 et suiv.

³ Brugsch, après avoir conduit les Hébreux par la langue de terre qui sépare le lac Serbonis de la mer Méditerranée jusqu'au mont Casius, les fait ensuite descendre de là directement vers le sud, pour se rendre dans la péninsule du Sinaï. Pour lui, les lacs Amers sont Marah, dont les eaux étaient amères, Exod., XV, 23, etc. Il est inutile de réfuter son système, dans cette dernière partie de l'itinéraire qu'il imagine, la fausseté de la première partie étant maintenant démontrée.

CHAPITRE XV.

HYPOTHÈSE DU PASSAGE DES HÉBREUX PAR LES LACS AMERS.

Après avoir ainsi fixé ces deux questions importantes, il nous reste à chercher, dans la mesure du possible, quel fut l'itinéraire suivi par les Hébreux entre les deux points extrêmes, entre Ramsès et la mer Rouge. C'est ce que nous allons essayer de déterminer, en exposant et en discutant les systèmes proposés par les ingénieurs qui ont travaillé au percement de l'isthme de Suez.

Presque tous les savants qui s'occupent aujourd'hui de la sortie d'Égypte admettent que la ville de Ramsès d'où partirent les Hébreux était située sur les bords du canal antique dont nous avons parlé, et que, à un moment donné, Moïse tourna brusquement vers le sud. Mais si l'on est d'accord sur ces deux points, on est très divisé sur la fixation de l'endroit même où eut lieu le passage de la mer Rouge. La plupart des ingénieurs qui, ayant pris part au percement de l'isthme de Suez, se sont occupés de l'exode, ont supposé qu'à cette époque, la mer Rouge ne faisait qu'un avec les lacs Amers¹; quelques-uns ont même soutenu que c'est à travers ces lacs qu'étaient passés les Hébreux².

¹ Voir la *Communication sur les lacs Amers de l'isthme de Suez*, par M. de Lesseps, dans les *Comptes-rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences*, 1874, 22 juin, p. 1740-1747, ou bien le résumé dans le *Journal officiel*.

² M. de Lesseps fait passer les Hébreux près du Sérapéum. Il identifie Ramessès avec Abou Kescheb ou Maskhûta, Soccoth avec Oum-Riam ou Makfar, quelques milles à l'est; Étham était à la frontière du désert, presque au sud de Soccoth. Le changement de direction dans la marche des Hébreux les fit tourner au nord-est vers Pihahiroth, sur la rive occidentale du lac Timsah, près de l'endroit où M. de Lesseps suppose que s'éleva